

Les impossibles en démographie

HERVÉ LE BRAS

La démographie fascine. Aux scientifiques, elle apparaît comme la plus mathématique des sciences sociales ; aux politiques, elle semble fournir le socle de la société. Malheureusement, les populations ne sont pas constituées de particules matérielles interchangeables, mais d'hommes plongés dans une histoire sociale, qui déjoue prévisions des démographes et attentes des politiques.

Les démographes se définissent le plus souvent comme des artisans mesureurs, des arpenteurs de la population guidés par le seul souci de fournir des données objectives. Entre leurs mains, ce qui fait bouillonner nos vies, naissances, unions, décès, sexe, jeunesse, famille, reproduction, vieillesse, se transmue en tableaux de chiffres et en séries d'indices.

Un tel refroidissement est indispensable pour comprendre nos sociétés, mais il permet aussi aux moralistes, aux politiques et aux idéologues de décider et de prophétiser sur ces sujets incandescent en se parant des voiles de la science. Car si le chiffre est évidemment objectif, la catégorie qu'il représente résulte de choix partisans qui incorporent une vision du pouvoir, de l'État ou de l'inégalité des races et des conditions.

Soulevons ici légèrement les voiles et, pour commencer, découvrons les trois démons originels, car, au cours de trois naissances successives, la science démographique a été marquée par les intentions de ses utilisateurs, qui étaient aussi ses commanditaires.

LES TROIS ORIGINES DE LA DÉMOGRAPHIE

Tous les démographes font remonter l'origine de leur science à la parution des *Observations naturelles et politiques* de J. Graunt, à Londres, en 1662. Ce marchand drapier de la City étudia, pour la première fois au monde, la répartition des décès par causes (fièvres tierces et quarts, ballonnements, pierre, mais

aussi «chagrin», ou «foudroyé par une planète») et confectionna la première table de mortalité. On peut s'émerveiller, comme il est d'usage dans les cercles démographiques, sur son «arithmétique de boutiquier», mais on doit aussi rappeler que l'ami de Graunt, W. Petty, fondateur de l'arithmétique politique, savant politique, courtisan et financier, secrétaire de Thomas Hobbes et médecin général pour l'Irlande, a tenu la main du fondateur. Les chiffres devaient servir le souverain et n'étaient pas à mettre entre toutes les mains, est-il indiqué dans la conclusion des *Observations*.

Graunt et surtout Petty seront immédiatement entendus. Durant un siècle, au nom de la table de mortalité et de la population, les conseils politiques seront prodigués par des hommes aussi divers que Vauban ou Condorcet, sans oublier Mirabeau, Franklin, Hume et Voltaire.

Deuxième naissance de la démographie, au moins pour son nom actuel avec les *Éléments de statistique humaine ou démographie comparée* d'Achille Guillard, en 1855. Nous sommes là sous le règne de l'hygiène sociale, qui s'amplifiera avec la révolution pastoriennne : en observant le comportement des populations, leurs conditions de vie, leurs professions, leurs localisations, on doit, pense le démographe, déterminer les causes de leur développement ou de leur stagnation et donc remédier aux maux sociaux.

Cette démographie reste conseillère du prince, mais, au lieu d'épauler le pouvoir, elle l'étend dans la direction d'une politique sociale. Elle amorce les débats

sur les accidents de travail de la fin du siècle, où F. Ewald a vu la naissance de l'État providence.

Troisième naissance avec le darwinisme social, c'est-à-dire avec l'interprétation populationniste et raciste des travaux de Darwin qui se répand après les années 1870. En contradiction avec le maître qui avait abaissé les barrières de l'espèce, logé le principe de variabilité dans l'individu et dénié tout objectif à l'évolution, les disciples de Galton, de Vacher de Lapouge et de Chamberlain insistent sur la séparation de l'humanité en races, équivalentes à des espèces distinctes, et sur la sélection à rebours qui régit leur développement.

Comme l'écrira dans sa *Théorie génétique de la sélection naturelle*, Ronald Fisher, le fondateur de la statistique mathématique et l'un des plus grands généticiens des années 1930 : «Nous devons faire face au paradoxe suivant : les membres de notre société qui réussissent biologiquement se recrutent essentiellement parmi les ratés sociaux et, symétriquement, ceux qui sont prospères et réussissent socialement sont principalement des ratés biologiques, les inadaptés de la lutte pour l'existence, voués plus ou moins rapidement selon l'importance de leur rang à être éradiqués du stock humain.»

Qu'on ne se méprenne pas, Fisher n'était pas un fasciste, mais un savant anglais très engagé à gauche, et encore très respecté. Seulement il baignait dans le jus eugéniste et darwiniste social qui est une caractéristique majeure de l'époque. Pour mesurer le succès d'une espèce, on calculait son pouvoir de reproduction, sa fécondité. De la même manière, pour connaître le succès ou l'échec biologique des groupes humains, on se mit à mesurer leur fécondité par des taux de reproduction ; ceux-ci, à un multiplicateur près, sont exactement les indices de fécondité que mesurent les démographes actuels et qui fournissent l'argumentaire sur le crépuscule de l'occident, sur le non-renouvellement de la population française ou européenne, voire sur son «suicide par dénatalité».

Du pouvoir absolu de l'État aux classes sociales, de ces classes sociales aux races ou, comme on dit pudiquement aujourd'hui, aux ethnies, la démographie n'a fait que suivre l'histoire politique ou plutôt l'histoire des représentations politiques de ces trois derniers siècles.

Est-ce à dire que toute démographie se limite à l'idéologie ? Ce serait trop simple. Il existe d'abord quelques équilibres troublants, puis quelques évolutions remarquables. Et surtout, pour peu que l'on démonte – on dirait aujour-

d'hui, déconstruise – les mesures et les indices des arpenteurs-démographes, la démographie offre un point de vue remarquable sur de nombreux débats actuels.

QUELQUES RÉGULARITÉS

La plus simple est aussi celle qui a fasciné un grand nombre de mathématiciens : c'est la constance de la proportion de naissances masculines dans l'ensemble des naissances, 105 garçons pour 100 filles. À toutes les époques et sous toutes les latitudes, on a retrouvé cette valeur qui a excité l'imagination des grands mathématiciens. Poisson, Quelet, Babbage ont cherché une explication – ou une exception –, et, plus près de nous, Malinvaud et Marcel Paul Schützenberger ont scruté ce mystère. Conséquence importante : dans une région, quand les statistiques donnent une valeur différente, on subodore une intervention humaine : en Inde, où le coût de la dot des filles est prohibitif, et en Chine, où l'enfant unique doit être un garçon qui prendra en charge votre vieillesse, des petites filles manquent à l'appel dans les pyramides des âges.

Au début du XIX^e siècle, B. Gompertz découvre un autre invariant, la croissance exponentielle des risques de décéder avec l'âge à partir de 35 ans : de quelque dix millièmes par an à 35 ans, le risque annuel de décès passe ainsi à plusieurs dixièmes après 90 ans, dans une progression que rien ne semble devoir arrêter.

PROGRÈS DE LA LONGÉVITÉ OU PROBLÈME SOCIAL ?

La mortalité est sans doute le facteur démographique qui bouge le plus rapidement aujourd'hui. Pourtant, les yeux fixés sur la ligne bleue de la fécondité (à 2,1) et de l'immigration (objectif solde nul), les Français sont en train d'oublier la plus grande surprise des 20 dernières années.

Alors qu'il était courant de dire, dans les années 1960, que la mortalité ne diminuerait plus guère (les prévisions démographiques de cette époque, en France, furent établies avec une espérance de vie des hommes stabilisée à 68 ans), l'espérance de vie progresse maintenant à peu près d'un an tous les cinq ans. L'espérance de vie masculine a dépassé 73 ans, celle des femmes se rapproche de 82 ans, et rien ne laisse présager un arrêt, au point que le démographe américain J. Vaupel vient de donner pour titre à un de ses articles : «Pourquoi les bébés français qui naissent cette année vivront 95 ans en moyenne.»

Au lieu de s'en réjouir, on s'en lamente en craignant une hausse vertigineuse des dépenses de santé à cause de «l'envahissement des vieillards», pour citer Alfred Sauvy, et à cause des retraites à verser.

Or, tandis que les progrès de l'espérance de vie, du XVIII^e siècle jusqu'en 1960, étaient presque uniquement dus au recul de la mortalité aux jeunes âges, particulièrement de la mortalité infantile passée de 250 pour mille sous Louis XIV à 7 pour mille aujourd'hui, les progrès des dernières années tiennent au recul de la mortalité aux âges élevés. En fait, on meurt de plus en plus tard. En mesurant un vieillissement de la population par la proportion de personnes âgées de plus de 65 ans, on confond la catégorie, ou l'indice, avec la réalité. Les per-

sonnes d'âge donné ont une santé et un état général très supérieurs à ceux qu'elles avaient 50 ou 100 ans auparavant. À 58 ans, Boileau se décrivait comme un vieillard à la tête «toute che nue». À 63 ans, Chirac est considéré comme un jeune président.

Aussi est-il préférable, pour étudier le vieillissement, de remplacer l'espérance de vie classique par une espérance de vie «sans incapacités». La plupart des études qui adoptent cet angle montrent d'ailleurs que cette espérance de vie «sans incapacités» s'accroît au même rythme que l'autre. Autrement dit, on n'est pas vieux plus longtemps, mais on devient vieux plus tard.

Cette distinction n'empêche pas l'augmentation de la charge des retraites, dira-t-on. Ici la confusion entre biologique et



1. Parmi les appelés, les non-élus surpeuplaient les enfers. La surpopulation contribuait au supplice des damnés qui grouillaient dans un univers bruisant de souffrances.